

Femmes rapaillées

sous la direction

d'Isabelle Duval et de Ouanessa Younsi



MÉMOIRE
D'ENCRER 

FEMMES RAPAILLÉES

**SOUS LA DIRECTION D'ISABELLE DUVAL
ET DE OUANESSA YOUNSI**

FEMMES RAPAILLÉES

SOUS LA DIRECTION D'ISABELLE DUVAL
ET DE OUANESSA YOUNSI

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

Les passages suivis d'un astérisque renvoient à *L'homme rapaillé* de Gaston Miron.

PROLOGUE

En 1969, le poète Gaston Miron dédiait son recueil *L'homme rapaillé* à sa fille Emmanuelle. Le poème liminaire – fondateur – marque l'arrivée, la naissance, l'aube : « je ne suis pas revenu pour revenir / je suis arrivé à ce qui commence ». Près de cinquante ans plus tard, quarante et une femmes poètes, Québécoises d'ici et d'ailleurs, de générations et de sensibilités différentes, prennent la parole, pour que le commencement continue d'advenir.

Il faut beaucoup de phrases pour arriver à exister (Nicole Brossard)
pour ne plus taire ce qui s'échappe (Rosalie Trudel)
une vertèbre à la fois (Tania Langlais)
pas de repos pour nos os (Anne Peyrouse)

Pour se reconnaître vivant (Mireille Gagné)
il a fallu réapprendre / à parler (Joanne Morency)
[l]e chemin est fait de pierres et de plumes (Andrea Moorhead)
les femmes / vois-tu / sont un chant ininterrompu (Marie-Célie Agnant)

Engagées dans l'avenir, des femmes poètes deviennent ce chant ininterrompu. Elles révèlent par leurs voix autant de chemins d'arriver à ce qui commence, de naître à soi, à l'autre et au monde. Elles écrivent non pas à la suite de Miron, mais avec et contre lui, par-delà et par-devers lui. Grâce au langage, honorer l'héritage, le présent, l'espoir. Prendre place à la table du temps. Être femme et habiter tous les mots. Quarante et une poètes inventent des suites

au monde. Quarante vivantes et une plus-que-vivante, puisque sa voix, miraculeuse, nous arrive portée par ses enfants.

Quels étranges petits fruits demain pourront jaillir (Geneviève Amyot)

le cœur a parfois ses abondances (Isabelle Forest)

avec un jardin / capable de protéger / le paysage (Louise Dupré)

comme si on pouvait se prémunir du feu (Nathalie Watteyne)

Commencer arrive dans l'inattendu (Louise Warren)

je voulais que tu voies et que tu sentes (Erika Soucy)

le caillou de corps à tes pieds (Rae Marie Taylor)

la possibilité qu'un jour / nos cœurs explosent de joie (Laurance Ouellet Tremblay)

Commencer arrive aujourd'hui, dans le prolongement de l'*Anthologie de la poésie des femmes au Québec*¹. *Femmes rapaillées* témoigne de la diversité et de la richesse de la poésie contemporaine des femmes. Commencer se conjugue au nous. Qu'elles soient d'origines autochtone, québécoise, arabe, haïtienne, etc., quarante et une femmes défrichent les sentiers que la poésie ouvre sans cesse dans le langage et dans la vie réelle. Elles habitent l'avenir, féroce-ment. Tiennent parole ensemble. Sur la place publique avec leurs mots. Chaque jour de leur naissance.

1 Nicole Brossard et Lisette Girouard, *Anthologie de la poésie des femmes au Québec. Des origines à nos jours*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, coll. « Connivences », 2003 [1991].

Territoire-ishkueu territoire-femme (Marie-Andrée Gill)
12 225 jours après ma naissance (Isabelle Gaudet-Labine)
il faudra encore me reconnaître (Natasha Kanapé Fontaine)
[l]’irrapaillable (Mona Latif-Ghattas)

Je rencontre le voyage (Diane Régimbald)
au-delà de la peau / et de la pesanteur (Laure Morali)
de longues mains à battre le vent (Laurence Lola Veilleux)
marcher en dansant ne suffit plus (Catherine Fortin)

Femmes rapaillées fait le choix de la poésie, de cet accès à l'être du langage. Des femmes s'inscrivent en poésie, s'y expriment, s'y dévoilent. Qu'est-ce qu'être femme et comment le traduire en poèmes ? Elles jonglent avec mots et images. Optent pour le rythme de l'âme. L'essentiel dans la page. La nuit par la bouche.

Il n'y a jamais de limites (Daphnée Azoulay)
elle est devenue une rue très passante (Judy Quinn)
avec une force qui emporte le monde (Valérie Forgues)
en pleine descente sauvage (Véronique Cyr)

Le temps brûle entre mes mains (Hélène Dorion)
le siècle vient de traverser dans ta chambre (France Cayouette)
l'avenir / se dégaine / lentement / et à l'envers (Virginie Beauregard D.)
je prends sur moi la beauté de l'effondrement (Rose Eliceiry)

Avenir. Femmes. Territoire. Langage. Amour. Famille. Engagement. Enfance. Père. Mère. Quête de soi. De l'autre. Du monde. Les poèmes n'ont pas de limites dans l'exploration du vivant et du verbe.

J'étais dans l'ensemencement de mon âge (Isabelle Duval)
d'une même parole depuis l'enfance (Violaine Forest)
enracinée de rivières (Agnès Riverin)
comme un bris de la nuit (Martine Audet)
le ciel est cette paupière / appelée à s'ouvrir (Ouanessa Younsi)

Dis oui nombreuse à voix violente (Denise Desautels)
la lucidité n'a jamais été aussi crue (Nora Atalla)
[l]a page est blanche tu peux tout sacrifier (Geneviève Boudreau)
[c]'est ici que tout est vrai / [e]ukuta ute tekuat tapueun (Joséphine Bacon)

C'est ici que nous commençons.

Isabelle Duval
Ouanessa Younsi

LES PHRASES

Nicole Brossard

Une phrase est du moment où je me déciderai

Gertrude Stein

Cela commence aujourd'hui. Tout d'abord, il m'a fallu trier puis rassembler quelques-unes des phrases écrites par seize étudiantes dans le cadre d'un cours sur l'autoportrait. En juxtaposant seize phrases, j'ai réussi un paragraphe, beau, logique, personnel, émouvant. Toute la question étant maintenant de savoir si ce croisement rapide des voix efface la singularité de chacune. Six phrases plus loin me voici simultanément au début de deux textes, un dans lequel je prépare un cours sur la phrase et l'autre dans lequel je me prépare au plaisir des mots en prenant bien soin de ne pas toucher aux douleurs qui précèdent ou participent du rapaillement. Je laisse les douleurs aux professionnels de la douleur et je garde tout ce qui de cette même douleur donne vie, enflamme, dessine les puissantes synthèses du soi.

Qu'est-ce qu'une phrase, de Flaubert à Proust à Novarina, en passant par celle de Colette, de Yourcenar, du *Corps lesbien* de Monique Wittig ainsi que par les petites courtes de Marguerite Duras qui ne manquent jamais de tomber direct au bas du ventre parce qu'elles font ça, sans avertissement, en quelques mots, parfois avec des symboles forts, parfois des virgules ou des astuces du cœur si simples, si simples en fait qu'un adjectif fait tourner la tête, donne l'impression qu'on va s'évanouir comme cette jeune

femme dont le corps s'était mis à trembler alors que debout, livre à la main, page 98, je disais : « tu mens dit le poème, tu meurs... »

Qu'est-ce qu'une phrase si on va du côté des *Vagues* de Virginia Woolf ou si on pense à Gertrude Stein qui aimait bien leur prêter toute son attention car elle les aimait fines, étourdissantes, répétées comme dans le quotidien ou l'amour ou l'humour.

J'écris tout cela en pensant que je suis heureuse sans toutefois pouvoir faire abstraction des phrases cruelles d'Elfriede Jelinek, des justes et incisives d'Hélène Monette ou des flottantes et fluctuantes d'Élise Turcotte. Je suis heureuse dans le mordant de la littérature, comme si ce que nous appelons notre sujet réel et qui alimente *tout ça le faux, le vrai* la littérature pouvait transformer notre habitude des phrases linéaires en empilements et strates de mots éperdus de *meaning*. Je n'oublie pas pour autant les autres mots, ceux-là, les vifs qu'on laisse courir comme des démenées irréprochables et qui se reproduisent sauvagement. Il y a aussi cette matière première difficile à oublier qui surgit de plusieurs livres et qui vient s'étendre à côté de nous dans nos vies *je suis une fille maigre et j'ai de beaux os, corneille ma noire, tout m'avale*. Une sorte d'abondance du vrai, du rêve et de la colère.

Je suis si heureuse aujourd'hui de pouvoir rapailler quelques phrases pendant qu'il me vient des images d'aurores boréales, de femmes nues et de têtes de pioche, de manifestations dans les rues de Montréal et de vie en rose. Je pense un peu à Gaston Miron, Miroir, Mironnie, lui qui savait si bien ce que coûte une phrase du moment qu'on se décide à la vouloir. Je suis heureuse, voilà tout. Comme quelqu'un qui travaille avec sa voix, la fait rouler dans l'inconnu, la rappelle auprès de soi quand la peur devient trop grande et qui la plonge dans l'inédit avec des drames de syntaxe qui font monter la tension, le prix de l'existence et obligent sur le champ à profiter de la vie sans se soucier des divans, des ruelles, des morsures et des synonymes.

Il faut beaucoup de phrases pour arriver à exister. Il faut parfois même les traduire et ce n'est pas simple car ça passe par l'estomac, l'haleine des mots, le type de salive qu'elles sécrètent dans une langue et pas dans l'autre.

Il faut aussi orchestrer le souffle d'abord en choisissant le temps des verbes, puis avec cette chose qui jaillit entre les dents et qui soudain se met à produire des énoncés, certains bouleversants ou inattendus comme je suis morte à Venise il y a déjà quelques siècles que la guerre recommence et que les blessures couraillent partout pendant les nuits de carnaval et de brouillard. C'est ainsi, il y a *cela* et on écrit la phrase jusqu'à ce qu'elle nous échappe, fuie vers une autre partie d'elle-même ou que quelque chose d'essentiel craque avec elle, la disperse, avec ou sans fracas.

Il y a des nuits en nous, il faut s'en occuper.

Si je suis dans la phrase, c'est pour penser, peut-être aussi pour prendre le temps de t'embrasser lentement longtemps. Oui, je veux que l'on émette des sons de fiction, que l'on revienne sur la syllabe de départ qui a déclenché la phrase, le goût de la solitude à plusieurs vitesses et une idée de vie dans laquelle le temps lui-même est démasqué, multiforme, quantique. Certes la phrase permet encore de s'identifier, de placer son nom, son genre, ses gestes et son âge dans une histoire, un pays, un paysage. Il y a les phrases de jadis et celles d'aujourd'hui. Les rapailler peut compliquer les choses, mais c'est sans doute une manière dynamique d'entretenir la mémoire et d'insérer dans le présent la question du commencement. Le problème est que nous ne commençons pas toutes nos phrases au même moment et que nous n'avons pas les mêmes matériaux à rapailler avant de conclure dans un sens ou un autre à notre sujet. En général, on rapaille pour ensuite se débarrasser de, c'est dire qu'on ne rapaille vraiment que de vieilles affaires. Je n'ai jamais vu quelqu'un rapailler du neuf. Peut-être qu'ici il serait nécessaire d'employer l'expression « porter du neuf », ou t'entendre dire « je ne porte que du neuf exception faite de ce bijou ayant appartenu à ma grand-mère ». J'aimerais cette phrase parce qu'étrangement elle m'amènerait à conclure que même « tout en neuf » quelque chose reste rapaillé en nous. Ici à travers ce bijou, ce serait une enfance, une maison,

de la musique, des histoires de femmes patientes ou en colère dont les mots ouvriraient sur un angle de vérité collective. Que la grand-mère ait 50, 70 ou 90 ans, elle a suivi la mode, les mœurs et la tradition. Ou elle les a transgressées, ou changées.

Au début du cours sur la phrase, je dis tout simplement qu'une phrase ne peut avoir lieu qu'entre deux points. Il peut y avoir beaucoup de mots entre les points ou quelques-uns seulement et cela donne parfois l'impression d'un essoufflement. Je dis cela. Puis, je me tais. Le silence s'installe. Je le laisse flotter un peu. Maintenant, je demande : peut-il y avoir du silence entre deux points ? Si oui, quelle distance faut-il imaginer entre les points pour obtenir ce silence, et il en faut. Sans le silence tout le monde s'habitue aux confidences de chacun et de chacune et ce n'est pas nécessaire. Pourquoi ? Cela dépend de la confiance, mais si l'on dit *les confidences de chacun et de chacune*, cela devient rapidement ennuyeux avec une impression de répétition. Or la confiance est dans la phrase. Elle est la source secrète qui anime la phrase, jusqu'à ce qu'elle se transforme en énigme et que celle-ci à son tour devienne lancinante obsession qui, dit-on, assure une longévité de narration et de *moi la vie*.

RETOUR • SHASHISH

Joséphine Bacon

Retour

Longtemps je suis partie
Mon retour prend le temps des années d'absence
Trois fois peut-être je tomberai
Pour atteindre le territoire de ma naissance

Rien n'assombrit mon retour
Je cherche l'épinette blanche qui a parlé à mon père
Elle est là
Je regarde vers le soleil levant qui a vu mes premiers pas
C'est ici que tout est vrai

Shashish

Shashish apu tshiueian
Minekash nika pimuten
Nishtuau put nika patishin
Tshetshi utataiman assi
ka uapamit ka inniuuian

Apu tshekuan tshipashkakuian tshaueian
Ninanutuapamau mineik^u ka aimiiat nutauia
Tau tapue
Petapan tetshe nitaitapin
Uin ka uapamit ka ussi-pimuteian
Eukuta ute tekuat tapueun

La plage

5 heures trente le matin

Je reviens à ce que j'ai quitté

Un chien aux allures de loup marche à mes côtés

Au loin les baleines s'amuse

J'aime leur chant

L'herbe de la plage a conservé son vert d'été

Lentement le soleil se réveille

C'est la grasse matinée

J'ai dans mon souvenir l'odeur de la banik cuite dans le sable

Ce soir une voisine me lira l'avenir

Voir n'est pas suffisant

Jean Désy, *Chez les ours*
James Noël, *Le pyromane adolescent*
Hyam Yared, *Esthétique de la prédation*
Kamau Brathwaite (trad. Christine Pagnouille), *RêvHaïti*
Rodney Saint-Éloi, *Jacques Roche, je t'écris cette lettre*
Sébastien Doubinsky, *Pakèt Kongo*
Joséphine Bacon, *Un thé dans la toundra · Nipishapui nete mushuat*
Abdourahman A. Waberi, *Les nomades, mes frères, vont boire à la grande
ourse*
Louis-Karl Picard-Siouï, *Les grandes absences*
Ouanessa Younsi, *Emprunter aux oiseaux*
Natasha Kanapé Fontaine, *Manifeste Assi*
Jean Morisset, *Chant pour Haïti*
Laure Morali, *Orange sanguine*
Jackie Kay (trad. Caroline Ziane), *Carnets d'adoption*
Jean-Claude Charles, *Négociations*
Jean Siouï, *Mon couteau croche*
Samian, *La plume d'aigle*
Jean Désy et Normand Génois, *Bras-du-Nord*
Rodney Saint-Éloi, *Je suis la fille du baobab brûlé*
Hyam Yared, *Naître si mourir*
Julien Delmaire, *Rose-Pirogue*

Femmes rapaillées

En 1970, le poète Gaston Miron publie *L'homme rapaillé*, dont le poème liminaire – fondateur – marque l'arrivée, la naissance, l'aube: «je ne suis pas revenu pour revenir / je suis arrivé à ce qui commence». Près de cinquante ans plus tard, quarante et une femmes poètes, Québécoises d'ici et d'ailleurs, de générations et de sensibilités différentes, prennent la parole, pour que le commencement continue d'advenir.

Engagées dans l'avenir, des femmes poètes deviennent ce *chant ininterrompu*. Elles révèlent par leurs voix autant de chemins d'arriver à ce qui commence, de naître à soi, à l'autre et au monde. Elles écrivent non pas à la suite de Miron, mais avec et contre lui.

Auteures: Marie-Célie Agnant, Geneviève Amyot, Nora Atalla, Martine Audet, Daphnée Azoulay, Joséphine Bacon, Virginie Beauregard D., Geneviève Boudreau, Nicole Brossard, France Cayouette, Véronique Cyr, Denise Desautels, Hélène Dorion, Louise Dupré, Isabelle Duval, Rose Eliceiry, Isabelle Forest, Violaine Forest, Valérie Forgues, Catherine Fortin, Mireille Gagné, Isabelle Gaudet-Labine, Marie-Andrée Gill, Natasha Kanapé Fontaine, Tania Langlais, Mona Latif-Ghattas, Andrea Moorhead, Laure Morali, Joanne Morency, Laurance Ouellet Tremblay, Anne Peyrouse, Judy Quinn, Diane Régimbald, Agnès Riverin, Erika Soucy, Rae Marie Taylor, Rosalie Trudel, Laurence Lola Veilleux, Louise Warren, Nathalie Watteyne, Ouanessa Younsi.